

Editorial

.....

Tout est foutu. Si si... L'apocalypse est prévue pour le 21 décembre 2012 ; les mers montent en même temps que le mercure dans les thermomètres ; la biodiversité est en chute libre ; le sommet de Copenhague est un fiasco monumental ; Eric Besson est au gouvernement ; c'est la crise économique avec des chômeurs par millions ; ces salops de la SNCF et de la RATP sont encore en grève ; Johnny Hallyday, première personnalité de l'année 2009 pour les français, est tout crevard ; Christine Lagarde est la *seconde* personnalité de l'année pour ces même français, et elle n'est *même pas* crevarde ; et en plus, quand même, les Chinois, ben ils sont hyper nombreux, hein ? Tout est foutu, je vous dis. Et si 2009 ne fut guère joyeux, y a peu de chances que 2010 soit plus riant — ce qui est tout de même dommage, parce qu'après tout, il nous reste moins de trois ans, rappelez-vous...

Tout est foutu. La morosité est bien là, pour le moins, et que les causes de cette morosité soient pour une bonne part fantasmagiques ne change rien à l'affaire. Une morosité particulièrement sensible dans le secteur du livre en général, et les littératures de genre en particulier. Pour des raisons qui mêlent là aussi le fantasme et la réalité. Le nouveau monstre s'appelle livre électronique. Et il fout sacrément la trouille à la librairie, vous pouvez me croire, librairie qui n'est déjà pas à la fête depuis... combien de temps, déjà ?

Depuis que je dirige *Bifrost*, en fait, soit bientôt quatorze ans, car j'ai toujours entendu nos représentants en librairies répéter avec une belle constance : « *Tu sais, en ce moment, ça va pas fort, les libraires sont vraiment tendus côté trésorerie, tu comprends... tout ça, tout ça...* ». Bref... Le livre électronique, tout le monde en parle, tout le monde dit tout et son contraire, veut ménager la chèvre et le chou, et... Et quoi ? Personne n'en sait rien. Reste que mon sentiment est d'abord qu'il s'agit d'une chance, d'une corde supplémentaire pour atteindre le public, diffuser du contenant, et je demeure convaincu que l'un ne nuira pas à l'autre, bien au contraire, et que les libraires devraient se féliciter d'une telle évolution, pour peu qu'ils fassent correctement leur boulot — je vous invite d'ailleurs à garder un œil sur le « blog Bifrost » (blog.belial.fr), Clément Bourgoïn, le rédac'chef dudit blog, ayant lancé une vaste consultation auprès de nombreux éditeurs à ce sujet.

On l'a compris, le livre électronique nourrit bien des fantasmes... Plus tangible est la tension entre — et au sein — des diverses structures éditoriales. En effet, nul ne peut nier la réalité de circonstances macroéconomiques défavorables et d'une surproduction pour le moins effrénée. Tout spécialement en *fantasy*, bien sûr. Ces deux facteurs concourent à une baisse notable des mises en place de chaque nouveauté en librairie. Et à la remise en question d'un certain modèle économique du livre.

C'est simple : un livre de 480 pages traduit de l'anglais imprimé à 4000 exemplaires coûte aux éditions du Bélial' (pour prendre une référence que je maîtrise) environ 16 000 euros. Si les mises en place en librairies baissent, le retour sur investissement s'avèrera plus long dans le meilleur des cas, impossible dans le pire. D'autant que l'investissement initial côté éditeur a pour l'heure tendance à monter car la demande est telle que les prix d'achat des droits d'auteurs auprès des agents deviennent délirants. Ça ne durera

.....

Isirotib3

sans doute pas, mais c'est pour l'heure une réalité. Que va-t-il donc se passer ? Si on en juge par les programmes de parution 2010 de nos amis éditeurs, un retour des auteurs francophones. C'est en effet tout le paradoxe : il y a fort à parier que dans ce contexte difficile, les auteurs d'expression française soient davantage courtisés. Car après tout la qualité est là, véritablement, et les écarts de ventes entre traductions et récits bien de chez nous s'avèrent moins larges qu'on veut bien le dire — sans parler du fait que faire l'économie d'une traduction, soit environ 30% de l'investissement initial, ce n'est pas rien. Reste un autre facteur déstabilisant propre à la science-fiction : son déclin, abordé ici et là, un déclin souvent mis en rapport avec l'explosion de la *fantasy*. Les raisons évoquées sont multiples (carton de la *fantasy* au cinéma, qui a cristallisé une génération cliente ; perméabilité du genre, qui y perd son identité ; manque de textes de qualité ; réalité dépassant la fiction, etc.). Je ne dispose pas ici de l'espace nécessaire pour réfuter ces arguments — nous aurons l'occasion d'y revenir dans de futurs numéros —, mais le fait est que le trouble existe, y compris chez certains éditeurs et directeurs de collection, qui parfois semblent publier de la science-fiction à contrecœur — et/ou réfléchissent à briser les codes d'un genre, notamment graphique, pour tenter de vendre de la S-F comme si elle n'en était pas. Curieuse idée. L'avenir nous dira si cette démarche s'avère payante, ce dont il est permis de douter. Bref, les raisons d'inquiétude sont multiples, tant d'un point de vue économique que culturel. Que nous réserve 2010 ? Pas mal de changements sans doute, et tant mieux. Car après tout les remises en question sont toujours salutaires, et rien n'est plus déprimant qu'un domaine culturel qui ronronne...

Tout est foutu ? Certainement pas, et l'avenir nous le montrera sans doute aucun. Pour l'heure je vous laisse en compagnie de Robert Heinlein et John Varley, moi j'ai rendez-vous avec de drôles de lunettes et un certain *Avatar* de James Cameron, film qui a tout de même engrangé pas loin de deux millions de spectateurs en cinq jours d'exploitation : qui a dit que la S-F ne faisait plus recette... Tout est foutu ? A voir... En tout cas : vivement le 22 décembre 2012 !

.....
Olivier GIRARD

